

1.

Comment peut-on être chartiste ?

J.-M.C. : Vous êtes archiviste-paléographe, ce qui, en termes plus clairs, signifie que vous êtes diplômé de l'École des chartes, dont vous avez été l'élève de 1943 à 1947. Néanmoins, à la différence de beaucoup de chartistes, par exemple votre camarade de promotion René Girard, le philosophe et critique littéraire dont le père était conservateur de la bibliothèque municipale d'Avignon et du musée Calvet, vous n'aviez pas d'antécédents familiaux qui vous prédisposaient à suivre cette voie. Serait-il donc juste de dire que, si vous n'êtes pas entré à l'École des chartes par hasard, vous êtes du moins un chartiste de rencontre ?

Je suis en effet devenu historien par le fait des circonstances et, en partie, par suite de la guerre. Je suis issu d'une famille ruinée des deux côtés. Mon père était né dans le plus bel hôtel des Chartrons à Bordeaux, mais ses parents ont perdu leur fortune dans les cinq années qui suivirent sa naissance, et il ne se maria qu'après avoir réglé les dettes familiales. Mon grand-père maternel était orfèvre. Il allait prendre sa retraite en 1914 en confiant les affaires à son fils qui était un remarquable créateur de bijoux, mais celui-ci fut tué au front dès les premiers combats. Mon grand-père dut rester à la tête d'une fabrique de bijoux qui employait une vingtaine

LES MÉTAMORPHOSES DU LIVRE

d'ouvriers dans le quartier de l'Opéra, rue Monsigny, à proximité de sa clientèle des bijoutiers de la rue de la Paix. Trop âgé, il ne sut pas s'adapter aux goûts du jour, et la crise de 1930 survenue, sa veuve n'eut plus qu'à fermer l'entreprise.

Mon père était quant à lui issu de la deuxième promotion de l'École supérieure de l'électricité. C'était un inventeur, et c'est sans doute de lui que j'ai hérité le goût de la recherche. Il a tout fait dans sa vie : il a commencé sa carrière en conduisant les premières locomotives électriques sur le circuit expérimental de Juvisy, puis, dès 1908, je crois, il a été le premier ingénieur engagé par Léon Gaumont, l'un des pères du cinéma français. Pendant vingt-cinq ans, il a fabriqué tous les appareils nécessaires au fonctionnement des salles de projection. Il a fait, par ailleurs, de multiples inventions : avant la guerre de 1914, il a conçu le premier système de commande électrique des tourelles d'un cuirassé ; pendant la guerre, il a inventé les projecteurs placés sur les avions d'observation ; en 1924, il expérimenta une dynamo aux Vingt-Quatre Heures du Mans ; en 1932, il mit au point de nouveaux projecteurs qui ont notamment servi pour éclairer aussi bien les primitifs italiens du Louvre que la fontaine Saint-Michel à Paris, sans compter les appareils d'éclairage des magasins de la Bibliothèque nationale. Il a aussi réalisé les systèmes électriques et la sous-station du Gaumont-Palace. Mais, après le départ de Léon Gaumont, l'entreprise a fait faillite, mon père a perdu sa situation et s'est consacré à ses seules inventions. À partir de ce moment-là, nous avons vécu très difficilement. Je n'exagérerai pas en disant qu'avant même la guerre, le jeune garçon que j'étais aurait bien aimé pouvoir prendre au déjeuner une deuxième tranche de viande ou un autre rond de saucisson.

À mes yeux, mon père était un rêveur qui laissait à ma mère les responsabilités familiales et ménagères et les soucis du pain quotidien ; il vivait tellement dans ses chimères qu'il expliquait volontiers à sa concierge, alors que nous étions

COMMENT PEUT-ON ÊTRE CHARTISTE ?

vraiment très pauvres, qu'il allait faire fortune grâce à la nouvelle invention à laquelle il travaillait. Beaucoup plus tard, j'ai retrouvé exactement les mêmes propos dans le procès de Gutenberg, quand un de ses associés disait à tout le monde qu'ils avaient réalisé une découverte qui ferait leur fortune : c'est ainsi que j'ai pu mieux comprendre ce qu'était un inventeur. Au fond, ce que j'ai écrit sur Gutenberg, en cherchant à comprendre l'utopie qui le gouvernait, était sûrement, sur le plan psychanalytique, une réhabilitation du père. J'imagine que cet illustre inventeur ne se rendait pas du tout compte des conséquences de son invention : il voulait peut-être tout simplement multiplier les imprimés administratifs, et personne ne sait au juste ce qu'il cherchait. Je sais en revanche qu'il aimait le vin doux – les archives révèlent qu'il possédait une très bonne cave –, ce qui est un lien supplémentaire avec mon père et moi.

La table familiale de mon enfance était en tout cas loin d'être aussi bien garnie que la cave de Gutenberg. Mon oncle orfèvre avait laissé à sa mort quatre enfants dont l'aînée était âgée de cinq ans seulement et la dernière de six mois – j'étais très proche de mes cousins. Étant nous-mêmes quatre frères et sœurs, nous avons été élevés tous les huit, avec un seul mot d'ordre : passer des concours pour nous en sortir. Je me destinais à une carrière scientifique, mais je me suis aperçu que je n'étais pas matheux. J'ai passé mes bachots de math et de philo, puis je me suis demandé ce que j'allais faire. J'avais d'abord eu envie d'être ingénieur, rêvé aussi de faire une carrière d'officier, mais le spectacle de la débâcle de l'armée française en 1940 avait singulièrement affaibli mon goût pour cette dernière profession. Dans la situation où se trouvait la France et étant, comme tant d'autres, d'une famille profondément nationaliste, j'ai pensé qu'il ne me restait plus qu'à écrire l'histoire de mon pays. Voilà pourquoi j'ai choisi de faire une carrière d'historien.

LES MÉTAMORPHOSES DU LIVRE

Je suis donc entré en hypokhâgne. Je n'étais pas un élève brillant dans l'enseignement secondaire. Quand j'ai porté mon livret scolaire au proviseur du lycée Henri-IV, il a d'abord émis des réserves pour m'accepter, mais je suis resté dans son bureau – et cela jusqu'à ce qu'il cède – en lui disant que la préparation au concours de l'École normale supérieure m'intéressait et que, par conséquent, je travaillerais. Je précise que, dans ma famille, nous ne travaillions pas d'arrache-pied : dans les temps de congé, nous bricolions et faisons des maquettes ; nous étions beaucoup plus portés à fabriquer un sous-marin de deux mètres de long avec un moteur électrique qu'à faire des versions latines. Bref, je suis entré en hypokhâgne, mais sur ces entrefaites, pendant la guerre, mon père est tombé gravement malade : cet homme d'un mètre quatre-vingts ne pesait plus que quarante-cinq kilos. Dans ces conditions, mes frères et sœur, qui étaient nettement plus âgés que moi, m'ont pris à part et m'ont dit qu'il fallait que je m'en sorte vite. Je me suis donc orienté vers l'École des chartes qui m'assurait une voie plus sûre et plus rapide et dont le concours se préparait précisément à Henri-IV, dans une classe jumelée avec mon hypokhâgne. Je ne cacherais pas que j'ai toujours regretté de ne pas faire une carrière universitaire. Je pensais pouvoir réaliser cette ambition en sortant de l'École des chartes, si tout se passait bien, mais quand ce moment est arrivé, je n'avais pas encore tous les diplômes universitaires requis pour présenter l'agrégation – au total, trois années m'étaient encore nécessaires, et c'était un délai que je ne pouvais pas demander à ma famille. Par ailleurs, Julien Cain, qui faisait partie de mon jury de thèse à la sortie de l'École des chartes, me promit une carrière qu'il affirmait beaucoup plus brillante à la Bibliothèque nationale, dont il était l'administrateur général. J'y suis donc entré. Cette suite de désirs contrariés explique sans doute que j'aie développé un tempérament anticonformiste qui, à l'École des chartes,

COMMENT PEUT-ON ÊTRE CHARTISTE ?

m'a amené à prendre aussitôt le parti de l'opposition à ce qui s'y faisait traditionnellement. À cela s'ajoutait le poids de l'humiliation sociale : dans ma jeunesse, mes frères et moi étions habillés avec les vêtements d'amis de ma mère qui appartenaient tous à la « bonne » bourgeoisie.

C.J. : Des maquettes de sous-marins plutôt que des versions latines, dites-vous. Faut-il en conclure que vous n'êtes pas né au milieu des livres ?

Il serait plus juste de dire que ma famille n'était pas du tout une famille d'intellectuels : on y trouvait, d'un côté, des orfèvres, de l'autre, des ingénieurs, et, si l'on remonte plus haut, des magistrats et quelques aristocrates. En fait, on y témoignait d'une certaine hostilité à l'égard des intellectuels, qu'on considérait comme improductifs.

Pour mes classes primaires, j'avais d'abord été élevé au cours Hattemer, où les enfants étaient en principe suivis par une institutrice personnelle : j'allais en classe une fois par semaine et je passais le reste du temps chez moi, où ma mère se chargeait elle-même de mon instruction. J'aimais beaucoup la lecture et il y avait une très bonne bibliothèque chez mes parents : c'est ainsi que j'ai pu lire à dix ou douze ans *Les Demi-Vierges* de Marcel Prévost (auquel, du reste, je n'ai rien compris...) ainsi que *Les Misérables* et *Les Trois Mousquetaires*, sans compter, par exemple, Anatole France et Pierre Benoit. Quand je suis parti en vacances au bord de la mer, à treize ou quatorze ans, j'ai emporté *l'Illiade* et *l'Odyssée*, dans la traduction de Leconte de Lisle : pour moi, Achille, c'était comme Zidane aujourd'hui ! C'est dans cette perspective que j'ai lu l'épopée homérique dont je savais à peu près par cœur certains passages. Si je n'étais pas un bon élève, je n'en avais pas moins lu, à quatorze ans, les grands

LES MÉTAMORPHOSES DU LIVRE

auteurs français, dont tout Balzac. Je connais encore très bien toutes les pièces du théâtre classique et de l'époque romantique. Par conséquent, je me suis fait une culture par les livres presque en dehors de la classe.

J.-M.C. : Est-ce par les livres et à travers ces lectures, à la fois classiques et buissonnières, que s'est éveillé en vous le goût de l'histoire, ou l'origine en est-elle à chercher ailleurs ?

C'est très simple : ce goût m'est venu par les soldats de plomb. À Noël, ma famille m'offrait d'office des soldats de plomb. Comme j'avais beaucoup de loisir, puisque je ne suis pratiquement pas allé à l'école avant l'âge de onze ans, je passais énormément de temps au milieu de mon armée miniature, à reconstituer des batailles. J'ai également très vite appris à fabriquer des soldats de plomb, à les mouler, à les fondre, à les peindre. Je devrais avoir honte d'avouer qu'aujourd'hui encore, je continue à le faire quand j'ai un moment : c'est une forme de bricolage qui m'amuse et qui a eu beaucoup d'importance pour ma formation historique. Il ne faut peut-être pas le proclamer à la face de tous ces intellectuels qui « font » de l'histoire, mais moi, c'est comme cela que j'y suis venu.

J.-M.C. : Vous qui êtes l'élève de Lucien Febvre, l'un des maîtres de l'école des Annales, vous êtes le pur produit de l'« histoire-batailles » !

J'en suis le pur produit. À douze ou treize ans, j'envahissais toute une pièce pour reconstituer la bataille d'Austerlitz, je désossais les soldats qu'on m'offrait pour les multiplier.